

» ne se pouvait absolument pas, préten-  
 » daient plusieurs; je n'en tins pas compte,  
 » j'insistai, je voulus, et cela fut fait. En  
 » moins de deux ans, on vit surgir,  
 » comme par magie, une île véritable,  
 » sur laquelle se montra une batterie de  
 » gros calibre. Jusqu'à cet instant, les  
 » Anglais n'avaient guère fait que rire de  
 » nos efforts : ils avaient jugé dès le prin-  
 » cipe, disaient-ils, qu'ils demeureraient  
 » sans résultat; ils avaient deviné que  
 » les cônes se détruiraient, que les pe-  
 » tites pierres obéiraient aux vages, et  
 » surtout ils s'en reposaient sur notre  
 » lassitude et notre inconstance. Mais ici  
 » ce fut toute autre chose; aussi firent-  
 » ils mine de vouloir nous y troubler;  
 » mais ils s'y prenaient trop tard, j'étais  
 » en mesure. La passe occidentale, il est  
 » vrai, était demeurée, par la force des  
 » choses, extrêmement large, et les deux  
 » fortifications extrêmes ne croisant pas  
 » leur feu, il pouvait en résulter qu'un  
 » ennemi audacieux eût pu forcer le  
 » passage de l'Ouest, venir mouiller lui-  
 » même en dedans de la digue, et re-  
 » commencer le désastre d'Aboukir. Mais  
 » avec ma batterie centrale provisoire, j'y  
 » parais déjà. Cependant, comme je suis

» pour le permanent, j'ordonnai en de-  
 » dans de la digue, à son centre et  
 » comme en soutien, en renfort d'elle,  
 » et pour lui servir à son tour d'en-  
 » veloppe, un énorme pâtre elliptique  
 » dominant la batterie centrale, et sup-  
 » portant lui-même, en deux étages  
 » casematés, et à l'épreuve de la bombe,  
 » cinquante pièces de gros calibre avec  
 » vingt mortiers à grande portée, ainsi  
 » que les casernes nécessaires, magasin  
 » à poudre, citerne, etc., etc.

» J'ai la satisfaction d'avoir laissé ce  
 » bel ouvrage accompli.

» Ma défensive pourvue, je n'avais plus  
 » à m'occuper que de l'offensive, qui con-  
 » sistait à pouvoir réunir à Cherbourg la  
 » masse de nos flottes. Or, la rade ne  
 » pouvait contenir que quinze vaisseaux.  
 » Pour en accroître le nombre, je fis creu-  
 » ser un port nouveau; jamais les Ro-  
 » mains n'entreprirent rien de plus fort,  
 » de plus difficile, qui dût durer davan-  
 » tage! Il fut fouillé dans le granit à cin-  
 » quante pieds de profondeur; j'en fis  
 » solenniser l'ouverture par la présence  
 » de Marie-Louise, lorsque j'étais moi-  
 » même sur les champs de bataille de la  
 » Saxe.

» J'obtenais ainsi de pouvoir placer  
 » quinze vaisseaux de plus. Ce n'était  
 » point assez encore, aussi comptais-  
 » je m'étendre bien autrement. J'étais  
 » résolu de renouveler à Cherbourg les  
 » merveilles de l'Égypte : j'avais élevé  
 » déjà dans la mer ma pyramide; j'aurais  
 » eu aussi mon lac Mæris. Mon grand  
 » objet était de pouvoir concentrer à  
 » Cherbourg toutes nos forces maritimes;  
 » et avec le temps, au besoin, elles eus-  
 » sent été immenses, afin de pouvoir  
 » porter le grand coup à l'ennemi. J'é-  
 » tablissais mon terrain de manière à ce  
 » que les deux nations tout entières eus-  
 » sent pu, pour ainsi dire, se prendre  
 » corps à corps; et l'issue ne devait pas  
 » être douteuse, car nous aurions été  
 » plus de quarante millions de Français  
 » contre quinze millions d'Anglais; j'eusse  
 » terminé par une bataille d'Actium. Et  
 » puis que voulais-je de l'Angleterre? Sa  
 » destruction? Non sans doute; je ne lui  
 » demandais que le terme d'une usurpa-  
 » tion intolérable; la jouissance de droits  
 » imprescriptibles et sacrés; l'affranchis-  
 » sement, la liberté des mers; l'indépen-  
 » dance, l'honneur des pavillons; je par-  
 » lais au nom de tous et pour tous, et je

» l'eusse obtenu de gré ou de force : j'a-  
 » vais pour moi la puissance, le bon  
 » droit, le vœu des nations, etc., etc. »

J'ai des raisons de croire que l'Em-  
 pereur, dégoûté des pertes qu'avaient  
 coûté sur mer les tentatives partielles,  
 éclairé par une funeste expérience, avait  
 adopté un nouveau système de guerre  
 maritime.

Insensiblement la querelle entre l'An-  
 gleterre et la France avait pris la tour-  
 nure d'une véritable lutte à mort. L'ir-  
 ritation de tous les Anglais contre Napo-  
 léon était au dernier degré; ses décrets  
 de Berlin et de Milan, son système con-  
 tinentale, des expressions offensantes,  
 avaient soulevé tous les esprits au-delà de  
 la Manche; tandis que les ministres, par  
 leurs libelles, leurs impostures et tous  
 les moyens imaginables, avaient achevé  
 d'y mettre en jeu toutes les passions,  
 pour nationaliser tout à fait la querelle;  
 aussi, en plein parlement, avait-on pro-  
 clamé la guerre *perpétuelle*, ou du moins  
*viagère*. L'Empereur crut devoir façon-  
 ner ses plans sur cet état de choses, et  
 renonça dès cet instant, autant par cal-  
 cul que par nécessité, à toutes croisières,  
 toutes opérations lointaines, toutes ten-

tatives chanceuses; il se détermina pour la stricte défensive, jusqu'à ce que les affaires du continent fussent terminées, et que ses forces maritimes accumulées lui permissent de frapper plus tard à coup sûr. Il retint donc tous ses bâtimens dans ses ports, ne songea plus qu'à multiplier graduellement nos ressources navales, sans les compromettre davantage : tout ne fut plus calculé que pour un résultat éloigné.

Notre marine avait fait de grandes pertes en vaisseaux, la plupart de nos bons matelots étaient prisonniers en Angleterre, et tous nos ports se trouvaient bloqués par les forces anglaises qui en gênaient les communications. L'Empereur ordonna des canaux en Bretagne, à l'aide desquels, en dépit de l'ennemi, on devait communiquer désormais de Bordeaux, Rochefort, Nantes, de la Hollande, Anvers, Cherbourg avec Brest, et lui procurer les approvisionnemens en tous genres dont il pouvait manquer. Il voulut avoir à Flessingue ou dans le voisinage, des bassins propres à recevoir, durant l'hiver, la flotte d'Anvers tout armée, et pouvoir la mettre en mer dans les vingt-quatre heures : car dans l'état

(Juillet 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 61  
présent elle était retenue prisonnière par les glaces dans l'Escaut quatre ou cinq mois de l'année. Enfin, il projetait, du côté de Boulogne ou de quelque endroit de cette côte, une digue pareille à celle de Cherbourg, et entre Cherbourg et Brest un mouillage convenable à l'Île-à-Bois, le tout pour assurer, en tout temps et sans péril, la libre et pleine communication de nos vaisseaux de haut bord depuis Anvers jusqu'à Brest. Quant au manque de matelots et aux grandes difficultés d'en former, il fut ordonné d'y pourvoir en exerçant chaque jour de jeunes conscrits dans toutes nos rades. Ils seraient placés d'abord sur des petits bâtimens légers : une flotille de ce genre devait même naviguer dans le Zuiderzée; de là ils seraient versés sur les gros vaisseaux, et remplacés aussitôt par d'autres qui devaient suivre. Les vaisseaux, de leur côté, avaient ordre d'appareiller chaque jour, de multiplier leurs exercices, d'évoluer autant que l'espace le permettrait, d'aller même échanger des coups de canon avec l'ennemi, pourvu qu'on fût certain de ne pas se trouver engagé, etc., etc.

Restait la quantité de nos vaisseaux :

elle était grande encore malgré toutes nos pertes; et l'Empereur calculait pouvoir en construire vingt ou vingt-cinq par an; les équipages s'en trouveraient formés au fur et à mesure; si bien qu'au bout de quatre ou six ans, il eût pu compter sur deux cents vaisseaux de ligne, et peut-être sur trois cents au bout de dix ans s'il s'y fût trouvé forcé. Et qu'était ce temps, en regard avec la guerre perpétuelle ou viagère qui nous était vouée? Cependant les affaires sur terre se seraient terminées, et tout le continent fût entré dans notre système; l'Empereur eût pu ramener le plus grand nombre de ses troupes sur nos côtes; et c'est dans cet état qu'il comptait enfin rendre la lutte décisive. Toutes les ressources respectives des deux nations eussent été mises en jeu, et nous devions alors, pensait-il, soumettre nos ennemis par la force morale, ou les étouffer par notre force matérielle.

L'Empereur projetait pour la marine plusieurs idées, et comptait employer une partie de sa tactique de terre. Il établissait sa ligne offensive et défensive du cap Finistère, aux bouches de l'Elbe. Il eût eu trois corps d'escadre avec des ami-

raux en chef, comme il avait des corps d'armée avec leurs généraux en chef: celui du centre aurait eu son quartier-général à Cherbourg; celui de gauche à Brest, et celui de la droite à Anvers. De moindres divisions aux extrémités, à Rochefort et au Ferrol, au Texel et aux bouches de l'Elbe, pour tourner et déborder l'ennemi par ses flancs. De nombreuses stations intermédiaires unissaient tous ces points, et leurs amiraux en chef respectifs leur étaient sans cesse comme présents, à l'aide des télégraphes qui, bordant la côte, tenaient ce grand ensemble en constante communication.

Cependant quel parti eussent pris les Anglais durant nos préparatifs et notre accroissement progressif? Eussent-ils continué de bloquer nos ports? Nous aurions eu la satisfaction de les voir forcés d'augmenter leurs croisières; nous les aurions amenés à avoir cent et cent cinquante vaisseaux constamment exposés chaque jour, sur nos côtes, aux hasards de la tempête, aux dangers des écueils, à toutes les chances de désastres; ayant pour nous, au contraire, toutes celles du succès, si jamais les accidens de la nature ou les fautes de leurs

amiraux amenaient quelque catastrophe imprévue, laquelle, par la suite du temps, ne pouvait manquer d'arriver. Quel avantage n'en aurions-nous pas tiré; nous, frais et en bon état, qui guettions ce moment, toujours prêts à mettre sous voiles et à combattre! Les Anglais se seraient-ils lassés? Nos vaisseaux sortaient aussitôt pour exercer, former leurs équipages.

Nos armemens complétés et le moment décisif approchant, les Anglais, effrayés pour leur île, se seraient-ils groupés en tête de leurs principaux arsenaux, Plymouth, Portsmouth et la Tamise? Nos trois corps, de Brest, Cherbourg et Anvers, allaient à eux, et nos aîles les tournaient sur l'Irlande et sur l'Ecosse. Se déterminaient-ils, fiers de leur adresse et de leur courage, à se présenter en masse? Alors le tout se trouvait réduit à une affaire décisive, dont nous aurions choisi nous-mêmes *le temps, le lieu, la saison*; et c'est ce que l'Empereur appelait sa bataille d'Actium, dans laquelle, si nous étions battus, nous n'éprouvions que de simples pertes, tandis que si nous triomphions, l'ennemi cessait d'exister. Or, nous ne

pouvions que triompher, disait-il; car les deux nations se trouvaient alors corps à corps, et nous étions quarante et quelques millions contre quinze: il en revenait toujours là. Telle avait été une de ses hautes idées, une de ses gigantesques conceptions.

Napoléon a si prodigieusement fait, que ses œuvres, ses monumens semblent se nuire les uns les autres par leur nombre, leur variété, leur importance; aussi aurais-je bien voulu consigner ici l'ensemble de ses travaux exécutés à Cherbourg, et ceux qu'il y avait projetés. Un des hommes précisément du métier même, et l'un de ses premiers ornemens, m'en a promis le tableau. S'il me tient parole, on le rencontrera dans les volumes suivans\*.

#### Mardi 16.

Longue audience donnée au Gouverneur. —  
Conversation remarquable.

Sur les neuf heures, l'Empereur a fait un tour en voiture; il y avait un vaisseau en vue qu'il a lorgné. Il a fait monter dans sa calèche le docteur, qu'il

\* Voyez tome 7, samedi 2 novembre 1816.

a trouvé considérant ce bâtiment. Au retour, il a déjeûné en plein air; nous y étions tous. Il a beaucoup entretenu le docteur sur la conduite du Gouverneur à notre égard, sur ses perpétuelles vexations, etc., etc.

Sur les deux heures on est venu demander à l'Empereur s'il voulait recevoir le Gouverneur. Il lui a donné une audience de près de deux heures, a parcouru, sans se fâcher, disait-il, tous les objets en discussion. Il lui a récapitulé tous nos griefs, énuméré tous ses torts; a parlé tour à tour à sa raison, à son esprit, à ses sentimens, à son cœur. « Je l'ai mis à même de tout réparer, » de retravailler à neuf, disait-il; mais » vainement, car cet homme est sans » fibres: il n'en faut rien attendre. »

Ce Gouverneur l'avait assuré, disait l'Empereur, qu'en arrêtant le domestique de M. de Montholon, il avait ignoré qu'il fût à notre service; il a ajouté qu'il n'avait point lu la lettre cachetée de M<sup>me</sup> Bertrand. L'Empereur lui a fait observer que sa lettre au comte Bertrand était tout à fait en dehors de nos mœurs, et tout à fait en opposition avec nos préjugés; que si lui, Napoléon, étant sim-

ple général et confondu dans la vie privée, avait reçu de lui, Gouverneur, une telle lettre, il se serait coupé la gorge avec lui; qu'on n'insultait pas, sous peine de réprobation sociale, un homme aussi connu, et aussi vénéré sans doute en Europe, que devait l'être le Grand-Maréchal; qu'il ne jugeait pas bien sa situation avec nous; que tout ce qu'il faisait ici était déjà l'histoire; que même la conversation de cet instant était l'histoire. Qu'il blessait chaque jour par sa conduite, son propre gouvernement, sa propre nation, et qu'il pourrait lui en coûter avec le temps. Que son gouvernement le désavouerait à la fin, et qu'il resterait sur son nom une tache qui rejaillirait sur ses enfans. « Voulez-vous, » lui disait l'Empereur, que je vous dise » ce que nous pensons de vous? Nous » vous croyons capable de tout, *mais de* » *tout*; et tant que vous demeurerez » avec votre haine, nous demeurerons » avec notre pensée. J'attends encore » quelque temps, parce que j'aime à » être sûr; et je me plaindrai alors de » ce que le plus mauvais procédé des » ministres n'a point été de m'envoyer » à Sainte-Hélène; mais bien de vous

» en avoir donné le commandement.  
 » Vous êtes pour nous un plus grand  
 » fléau que toutes les misères de cet  
 » affreux rocher. »

Le Gouverneur répondait à tout cela qu'il allait rendre compte à son gouvernement; qu'avec l'Empereur il apprenait du moins quelque chose, tandis qu'avec nous il ne faisait que s'aigrir, et que nous envenimions tout.

Du reste, au sujet des commissaires des puissances, que le Gouverneur demandait à présenter à l'Empereur, l'Empereur les a refusés dans leur capacité politique; mais il a dit au Gouverneur qu'il les recevrait volontiers comme hommes privés; qu'il n'avait d'éloignement pour aucun d'eux, pas même pour celui de France, *M. de Montchenu*, qui pouvait être un fort brave homme, qui avait été son sujet dix ans, et qui, ayant été émigré, lui devait probablement à lui, Napoléon, le bienfait de sa rentrée en France; et puis, après tout, c'était un Français; que ce titre était ineffaçable pour lui, qu'il n'était point d'opinion qui pût le détruire à ses yeux, etc.

Enfin, au sujet des bâtisses nouvelles

à Longwood, dont la proposition avait été le grand objet de la visite du Gouverneur, l'Empereur avait répondu qu'il n'en voulait point, qu'il préférerait demeurer mal comme il était, que d'acheter un mieux très-éloigné au prix de beaucoup de bruit et de remuement; que les constructions dont il venait de lui parler demandaient des années pour leur accomplissement, et qu'avant ce temps, ou nous ne vaudrions plus ce que nous coûtons, ou la Providence l'aurait délivré de nous, etc.

*Mercredi 17.*

Sur les belles Italiennes. — Madame G.....  
 — Madame \*\*\* et Berthier.

L'Empereur m'a fait appeler sur les deux heures; il a fait sa toilette et est sorti en calèche. M<sup>me</sup> de Montholon était de la partie: c'était sa première sortie depuis ses couches. La conversation a roulé particulièrement sur les Italiennes, leur caractère, leur beauté.

Le jeune général qui fit la conquête de l'Italie, y excita, dès le premier instant, tous les enthousiasmes et toutes les ambitions; l'Empereur se complaisait à l'entendre et à le redire. Il n'y

avait pas de beauté surtout qui n'aspirât à lui plaire et à le toucher; mais ce fut en vain. « Mon âme était trop forte, » disait-il, pour donner dans le piège : » sous les fleurs je jugeais du précipice. » Ma position était des plus délicates, » je commandais de vieux généraux; ma » tâche était immense; des regards jaloux s'attachaient à tous mes mouvements; ma circonspection fut extrême. » Ma fortune était dans ma sagesse; j'eus » pu m'oublier une heure, et combien » de mes victoires n'ont pas tenu à plus » de temps! »

Plusieurs années après, lors du couronnement à Milan, la célèbre chanteuse G. . . . . attira son attention; les circonstances étaient moins austères: il la fit demander, et après le premier moment d'une prompte connaissance, elle se mit à lui rappeler qu'elle avait débuté précisément lors des premiers exploits du général de l'armée d'Italie. « J'étais alors, disait-elle, dans tout l'éclat de ma beauté et de mon talent. » Il n'était question que de moi dans » les Vierges du Soleil. Je séduisais tous » les yeux, j'enflammais tous les cœurs. » Le jeune général seul était demeuré,

» froid, et pourtant lui seul m'occupait!  
 » Quelle bizarrerie, quelle singularité!  
 » Quand je pouvais valoir quelque chose,  
 » que toute l'Italie était à mes pieds,  
 » que je la dédaignais héroïquement  
 » pour un seul de vos regards, je n'ai  
 » pu l'obtenir; et voilà que vous les laissez  
 » tomber sur moi, aujourd'hui que  
 » je n'en vaudrais pas la peine, que je ne  
 » suis plus digne de vous! »

La fameuse M<sup>me</sup> \*\*\* était aussi dans la foule des Arnides. Lasse de perdre son temps, elle se rabattit sur Berthier, qui, dès ce premier instant, ne vécut plus que pour elle. Le général en chef lui donna un jour (à Berthier) un diamant magnifique de plus de cent mille francs. « Tenez, lui dit-il, gardez cela; » nous jouons souvent gros jeu; que cela » vous soit, au besoin, une poire pour la soif. » Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées que M<sup>me</sup> Bonaparte vint entretenir son mari d'un diamant qui faisait le sujet de son admiration. C'était la poire pour la soif qui avait déjà passé de la main de Berthier sur la tête de M<sup>me</sup> \*\*\*. Celle-ci depuis, ajoutait Napoléon, n'a cessé de gouverner Ber-



thier dans toutes les circonstances de sa vie.

L'Empereur, avec le temps, ayant comblé Berthier de richesses et d'honneurs, le pressait souvent de se marier. Berthier résistait toujours; M<sup>me</sup>\*\*\* pouvait seule, disait-il, faire son bonheur. Mais cependant une duchesse de Bavière étant venue à Paris, dans l'espoir de se faire marier par l'Empereur, le fils de M<sup>me</sup>\*\*\* fit connaissance avec elle. M<sup>me</sup>\*\*\* crut faire merveille et travailler à la fortune de son fils tout en mariant son amant; elle décide donc Berthier à épouser cette princesse de Bavière. Mais il n'est point de sage projet dont ne se rie la fortune! disait l'Empereur; à peine le mariage était-il consommé que le mari de M<sup>me</sup>\*\*\* vint à mourir, et laissa sa femme libre. Ce fut alors pour elle et pour Berthier un vrai désespoir; ils étaient inconsolables. Berthier vint pleurer auprès de l'Empereur, qui l'envoya promener. Quel malheur était le sien, disait-il; avec un peu plus de constance, M<sup>me</sup>\*\*\* aurait pu être sa femme! etc.

*Jeudi 18.*

Faubourg Saint-Germain. — Aristocratie; démocratie. — L'Empereur eût voulu épouser une Française.

Sur les quatre heures, l'Empereur m'a fait demander; il se trouvait très-faible; il s'était oublié trois heures dans un bain fort chaud, et s'était fait une brûlure à la cuisse droite avec le robinet d'eau bouillante; il y avait lu deux volumes. Il s'est rasé, et n'a pas voulu s'habiller.

A sept heures et demie, l'Empereur a commandé deux couverts dans son cabinet. Il s'est trouvé fort contrarié qu'on eût dérangé ses papiers pour faire usage de la table, les a fait remettre, et a ordonné qu'on se servît d'une autre petite table.

Nous avons causé long-temps; il m'a remis sur des sujets qui lui reviennent souvent avec moi, et dans lesquels je dois tâcher de ne pas me répéter, d'autant plus qu'ils ont aussi bien des charmes pour moi. Nous avons beaucoup parlé de nos jeunes années, de notre temps de l'École-Militaire. De là, il est passé de nouveau aux écoles qu'il avait

établies à Saint-Cyr et à Saint-Germain. Enfin, il est revenu sur l'émigration et sur ce qu'il appelle *nos encroûtes*. Il s'était animé, avait pris de la gaieté à la suite de quelques anecdotes que je lui citais du faubourg Saint-Germain, relatives à sa personne; et comme les plus petits objets s'agrandissent aussitôt qu'il les touche, il a dit : « Je vois bien que j'ai » mal fait mes arrangemens avec votre » faubourg Saint-Germain : j'ai fait trop » ou trop peu. J'ai fait assez pour mé- » contenter le parti opposé, et pas assez » pour m'attacher tout à fait celui-là. » Pour quelques-uns d'entre eux qui sont » avides d'argent, la foule se fût contentée » de hochets et de vent, dont j'eusse pu » la gorger sans blesser au fond nos nou- » veaux principes. Mon cher, j'ai fait trop » et pas assez, et cependant cela m'a fort » occupé. Malheureusement j'étais le seul » dans mes intentions; tout ce qui m'en- » tourait les contrariait au lieu de les ser- » vir, et pourtant il ne pouvait y avoir » que deux grands partis à votre égard : » celui d'*extirper* ou celui de *fusionner*. » Le premier ne pouvait entrer dans ma » pensée; le second n'était pas facile, mais » je ne le croyais pas au-dessus de mes

» forces. Et en effet, bien que nullement » secondé, contrarié même, j'en étais venu » à bout. Si je fusse demeuré, la chose » se trouvait accomplie. Cela semblera » prodigieux à celui qui sait juger du » cœur des hommes et de l'état de la so- » ciété. Je ne pense pas qu'on ait rien » à citer de pareil dans l'histoire; qu'on » puisse montrer un aussi grand résultat » obtenu en aussi peu de temps. J'en » avais mesuré toute l'importance. Je de- » vais compléter cette fusion, cimenter » cette union à tout prix; avec elle nous » eussions été invincibles. Le contraire » nous a perdus, et peut prolonger long- » temps encore les malheurs, l'agonie, » peut-être, de cette pauvre France. Je » le répète de nouveau, j'ai fait trop ou » trop peu : j'aurais dû m'attacher l'é- » migration à sa rentrée, l'aristocratie » m'eût facilement adoré; aussi bien il » m'en fallait une; c'est le vrai, le seul » soutien d'une monarchie, son modé- » rateur, son levier, son point résistant : » l'État sans elle, est un vaisseau sans gou- » vernail, un vrai ballon dans les airs. » Or, le bon de l'aristocratie, sa magie, » est dans son ancienneté, dans le temps; » et c'étaient les seules choses que je ne

» pusse pas créer ; mais je manquai d'in-  
 » termédiaires. *M. de Breteuil* s'était in-  
 » sinué auprès de moi, et m'y portait.  
 » *M. de T.....*, au contraire, qui n'en  
 » était pas aimé sans doute, m'en éloï-  
 » gnait de tous ses moyens. La démo-  
 » cratie raisonnable se borne à ménager  
 » à tous l'égalité pour prétendre et ob-  
 » tenir. La vraie marche eût été d'em-  
 » ployer les débris de l'aristocratie avec  
 » les formes et l'intention de la démo-  
 » cratie. Il fallait surtout recueillir les  
 » noms anciens, ceux de notre histoire :  
 » c'est le seul moyen de vieillir tout aus-  
 » sitôt les institutions les plus modernes.  
 » J'avais là-dessus des idées tout à moi.  
 » Si l'Autriche et la Russie eussent fait  
 » des difficultés, j'allais épouser une Fran-  
 » çaise ; j'aurais choisi un des premiers  
 » noms de la monarchie, c'était même  
 » là ma première pensée, ma véritable  
 » inclination ; mes ministres ne purent  
 » m'en empêcher qu'en implorant la po-  
 » litique. Si j'eusse eu autour de moi des  
 » Montmorency, des Nesle, des Clisson,  
 » j'eusse fait épouser leurs filles aux sou-  
 » rains étrangers en les adoptant. Mon  
 » orgueil et mon plaisir eussent été d'é-  
 » tendre ces belles tiges françaises, si

» elles eussent été ou si elles se fussent  
 » données tout à fait à nous. Ils n'ont  
 » pas su me deviner ! Eux et les miens  
 » n'ont vu en moi que des préjugés, lors-  
 » que j'agissais par les plus profondes  
 » combinaisons. Quoi qu'il en soit, les  
 » vôtres ont plus perdu en moi qu'ils ne  
 » pensent !.... Ils sont sans esprit, sans  
 » connaissance de la véritable gloire. Par  
 » quel malheureux penchant ont-ils pré-  
 » féré d'aller se vautrer dans la fange des  
 » alliés, au lieu de me suivre sur la cime  
 » du Simplon pour y commander le res-  
 » pect et l'admiration du reste de l'Eu-  
 » rope. Les insensés !..... Au surplus,  
 » a-t-il continué, j'avais dans mon porte-  
 » feuille, le temps seul m'a manqué, un  
 » projet qui m'eût rallié beaucoup de  
 » tout ce monde-là, et qui, après tout,  
 » n'eût été que juste. C'est que tout  
 » descendant d'ancien maréchal ou mi-  
 » nistre, etc., etc., eût été apte, dans  
 » tous les temps, à se faire déclarer duc,  
 » en présentant la dotation requise. Tout  
 » fils de général, de gouverneur de pro-  
 » vince, etc., etc., eût pu en tout temps  
 » se faire reconnaître comte, et ainsi de  
 » suite. Ce qui eût avancé les uns, main-  
 » tenu les espérances des autres, excité

» l'émulation de tous, et n'eût blessé  
 » l'orgueil de personne, grands hochets,  
 » tout à fait innocens, du reste, dans ma  
 » marche et mes combinaisons.

» Les nations vieilles et corrompues  
 » ne se gouvernent pas comme les peu-  
 » ples antiques et vertueux : pour un au-  
 » jourd'hui qui sacrifierait tout au bien  
 » public, il en est des milliers et des mil-  
 » lions qui ne connaissent que leurs in-  
 » rêts, leurs jouissances, leur vanité : or,  
 » prétendre régénérer un peuple en un  
 » instant et en poste, serait un acte de  
 » démence. Le génie de l'ouvrier doit  
 » être de savoir employer les matériaux  
 » qu'il a sous la main ; et voilà, mon cher,  
 » un des secrets de la reprise de toutes  
 » les formes monarchiques, du retour  
 » des titres, des croix, des cordons. Le  
 » secret du législateur doit être de savoir  
 » tirer parti même des travers de ceux  
 » qu'il prétend régir. Et après tout ici,  
 » tous ces colifichets présentaient peu  
 » d'inconvéniens, et n'étaient pas sans  
 » quelques avantages. Au point de civili-  
 » sation où nous demeurons aujourd'hui,  
 » ils sont propres à appeler les respects  
 » de la multitude, tout en commandant  
 » aussi le respect de soi-même ; ils peu-

» vent satisfaire la vanité du faible, sans  
 » effaroucher nullement les têtes for-  
 » tes, etc. » Il était fort tard, et l'Empereur  
 en me congédiant, a dit : « Allons, mon  
 » cher, voilà encore une bonne soirée. »

N. B. Que de conversations de la sorte  
 j'ai perdues par le manque de développe-  
 mens lors de la première rédaction ! car  
 il n'en était aucune, sur quelque sujet  
 que ce fût, qui n'étincelât çà et là d'ex-  
 pressions et de traits fort remarquables.  
 En me lisant on jouira peut-être de ce  
 que l'on rencontrera ; moi, je ne sens,  
 je ne songe qu'à ce que j'ai perdu ! Quand  
 je consignais négligemment quelques  
 lignes dans mon journal, j'avais l'esprit  
 tout plein de l'ensemble qui devait être,  
 selon mon intention, développé à peu  
 de temps de là, et puis j'étais près de  
 la source qui devait couler encore pour  
 moi le lendemain. Aujourd'hui, le temps,  
 les tourmens, la douleur, ont tout effacé ;  
 cependant il ne se passe pas de jour qu'il  
 ne revienne à ma mémoire quelques  
 fragmens épars, quelques idées, quel-  
 ques phrases, quelques mots isolés ; mais  
 où est leur place ? quel sera leur à pro-  
 pos ? Voilà l'objet d'un travail ; et quel-  
 que léger, quelque satisfaisant qu'il pa-